Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 21

Artikel: La vie prolongée par le café
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-182307

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

En résumé, nous estimons que l'exercice de la médecine étant reconnu libre, la morale publique et le corps médical y gagneront, mais que le public y perdra, parce que si dans les premiers moments il est servi à souhait, si les grands centres ne souffrent pas, les localités moins favorisées ne tarderont pas à être dépourvues de médecins éclairés, et nous ne garantissons pas qu'elles ne regrettent bientôt de s'être laissé leurrer par ces appâts de liberté.

F. R.

Un souvenir de J. Eytel.

Un de nos abonnés nous communique la lettre suivante, adressée par le capitaine Eytel à sa compagnie, à la fin de la campagne 1847. — Nous croyons devoir publier cette pièce, dont la lecture fera sans doute plaisir à tous les amis d'Eytel et tout particulièrement aux carabiniers qui ont servi sous ses ordres.

Berne, le 18 décembre 1847.

A la compagnie vaudoise de carabiniers d'élite nº 4.

Carabiniers,

Puisque j'ai le regret de ne pouvoir être avec vous quand vous recevrez le petit drapeau que vous offrent les citoyennes de Fribourg, à qui votre conduite devant les redoutes de cette ville fut connue, je viens vous faire part de mes sentiments, les unir aux vôtres et vous adresser mes adieux.

Ce drapeau aux couleurs vaudoises, surmonté de la banderole fédérale, porte pour légende, d'un côté :

FORT ST-JAQUES
13 novembre 1847.

Et de l'autre :

AUX CARABINIERS D'ÉLITE Nº 4.
Les Dames de Fribourg.

Cette simple inscription vous rappellera toujours de beaux souvenirs, parce que vous vous êtes comportés dans l'action comme j'avais droit de l'attendre.

Le 12 novembre, après avoir chassé l'ennemi qui vous résistait à Belfaux et l'avoir vu fuir de Corminbœuf à votre approche, vous avez occupé ces deux villages et établi la communication entre les deux colonnes de notre brigade, en traversant les bois de Moncors et du Bugnon, que vous avez explorés et en passant sur ces redoutes que, le lendemain, vous deviez revoir de plus près encore.

Appelés, le 13, à l'avant-garde, vous étiez placés à quelques cents pas du fort St-Jaques, quand la trève, qui venait de vous être annoncée, fut subitement rompue par ceux qui l'avaient sollicitée. C'est là qu'avec les grenadiers Rossy vous avez repoussé une attaque aussi vigoureuse qu'imprévue, et que, marchant droit à l'ennemi sous un feu terrible, vous lui avez prouvé que ses retranchements n'effrayaient pas les Vaudois, et que vos carabines étaient en bonnes mains. Lorsque, plus tard, on vous ordonna de flanquer le bataillon Bollens, vous avez renouvelé cette épreuve d'une manière victorieuse, car votre feu contribua puissamment à éteindre celui de la redoute, sur le fossé de laquelle vous étiez en ligne, à y jeter l'épouvante et à la faire abandonner.

Ceux qui combattaient contre vous vous ont vus. Ce drapeau est le témoignage de leur opinion.

Quand, le lendemain, le bruit fut répandu, on ne sait pourquoi, que notre compagnie était détruite, des gens mal informés se plurent à nous accuser de s'être trop exposés. Ce reproche, carabiniers, vous honore, mais ne doit pas vous surprendre, car vous savez qu'aux yeux de quelques personnes, ceux qui se battent bien ne sont que des têtes brûlées. Sans doute, vous avez vu tomber à vos côtés quelques-uns de vos frères d'armes, que nous regrettons tous ; mais n'êtes-vous pas consolés par la pensée qu'ils ont succombé sur le champ d'honneur, et qu'une mort de brave vaut une longue vie !

Après le combat, vous vous êtes conduits avec humanité. Le confédéré vaincu est redevenu pour vous un frère. Ni à Fribourg, ni à Lucerne, il n'a eu à se plaindre de vous.

Maintenant, vous allez rentrer dans vos familles. Soyez aussi bons pour elles et aussi bons citoyens que vous avez été bons soldats. En suspendant vos armes au foyer domestique, ne vous enorgueillissez pas des témoignages que vous pouvez avoir reçus; songez que l'armée vaudoise compte plus de 30,000 hommes qui auraient aimé se mesurer avec un ennemi et que, près de vous, combattaient d'autres soldats qui vous valaient bien. N'oubliez pas surtout que, si vous êtes quelque chose, c'est par la patrie, qui fait tout pour vous, par son indépendance, par ses institutions politiques et militaires. Vous devez à cette mère votre vie et vos biens ; soyez toujours prêts à verser avec joie votre sang pour sa défense et pour sa gloire.

Votre capitaine,
J. EYTEL.

La vie prolongée par le café.

On a beaucoup écrit pour et contre le café. Ce « poison lent » comme on se plut à le désigner de bonne heure, conduisit Voltaire jusqu'à l'âge de 84 ans, en lui laissant une vigueur d'esprit et de corps toute juvénile. Fontenelle prolongea son existence pendant un siècle en faisant grand usage de la même liqueur, et conserva toujours une vivacité d'esprit et une énergie morale peu communes.

Un ensemble d'observations médicales viennent, du reste, apporter en faveur de l'usage hygiénique du café des preuves d'un caractère positif. Le docteur Petit, de Château-Thierry, a fait à ce sujet d'intéressantes recherches. — Si l'on se transporte par exemple dans les houillères de Charleroy (département du Nord), où des milliers d'hommes vont s'ensevelir pendant 12 heures dans les entrailles de la terre pour en extraire le charbon nécessaire à l'alimentation des usines, nous y verrons des travailleurs vigoureux, dont l'extérieur annonce une santé robuste et la plus grande vigueur musculaire ; et pourtant leur nourriture n'est ni substantielle, ni

abondante : du café au lait trois ou quatre fois par jour, quelques pommes de terre, une livre de viande par semaine. Ces hommes peuvent réduire du quart la quantité d'aliments qui serait nécessaire aux maintien des forces chez d'autres individus.

Dans les environs de Riesen-Berg, en Bohême, vivent de pauvres campagnards exerçant presque tous la profession de tisserand. Ces malheureux, dénués de tout, et n'ayant depuis de longues années qu'une alimentation insuffisante, presque uniquement composée de pommes de terre, étaient arrivés à un état de dépérissement et d'étiolement qui les avait en quelque sorte abâtardis.

Les médecins du pays eurent un jour l'idée de les soumettre au régime habituel du café. L'essai réussit au-delà de toute espérance, et ces ouvriers n'ont aujourd'hui rien à envier, sous le rapport de la santé et de la vigueur, à ceux des autres pays. Pour faciliter à ces pauvres montagnards l'acquisition d'une substance aussi salutaire, le gouvernement autrichien a récemment supprimé en leur faveur les droits élevés qui frappaient autrefois l'importation du café.

On sait qu'il s'opère constamment dans nos organes un double mouvement de composition et de décomposition moléculaire; ce mouvement constant d'absorption et de formation de nouveaux tissus, s'opère aussi bien dans le sang que dans les os et les muscles. Si donc, comme tout porte à le croire, le café ralentit ce double mouvement vital, le besoin de recomposition et, par suite, d'alimentation, doit être moindre.

On observe en effet que, sous l'influence du café, les produits des sécrétions sont plus aqueux, la respiration moins active, et par suite, les déperditions des substances absorbées moins rapides. On a même observé dans la même circonstance une diminution de la chaleur animale. Cette dernière circonstance fait comprendre l'utilité du café dans les pays chauds où la température est si pénible à supporter, qu'elle semble pour ainsi dire user les ressorts de la vie.

Du fait bien constaté que le café retarde le mouvement de décomposition des organes, M. Petit conclut que, par son usage habituel, la vie des hommes pourrait se prolonger au-delà des limites ordinaires. Il le recommande donc aux vieillards et même aux personnes qui ont atteint l'âge de 50 ans.

On peut le prendre à la dose d'une, deux, trois et même quatre tasses par jour, suivant les besoins, les circonstances et l'état pléthorique des individus.

La propriété que possède le café de rendre plus aqueux les produits des sécrétions, conduit le docteur Petit à conseiller cet agent pour combattre la goutte, la gravelle et les affections calculeuses. Il est d'accord sur ce point avec Trousseau, qui le recommande en pareille circonstance et qui rappelle à ce sujet que la gravelle et la goutte sont presque inconnues en Orient et aux Antilles où l'on fait une si énorme consommation de café.

UNE BONNE VIEILLE HISTOIRE

QUE CHACUN CROIT CONNAÎTRE ET QUE TOUS LIRONT AVEC PLAISIR

III

L'austère décence ne permettant pas à Othon de demeurer à Belp, le séjour qu'il y fit fut bien court; mais il avait suffi pour lui faire connaître toute la force d'un sentiment qu'il avait ignoré jusqu'alors; et les instants qu'il passa auprès de Catherine l'éclairèrent sur le véritable prix de la vie. Hélas! ce sentiment qui devait troubler ses jours et causer sa mort se présentait alors avec tant de charmes!...

Avec moins de véhémence ou d'abandon, Catherine était aussi sensible que son amant; et tous deux enivrés d'un bonheur qui remplissait entièrement leur âme, semblaient pressentir que ce bonheur serait le dernier. Rien n'égale la douleur de l'aimable couple, à l'instant où il fallut se dire adieu. « Allons, du courage, mes chers enfants, leur disait le baron, une année est sitôt passée! »

Ha! s'écriait Grandson, en pressant sur son cœur la main de Catherine, je ne sais quel funeste pressentiment repousse toutes les consolations que la raison pourrait m'offrir, mais jamais je ne fus si faible... répétez-moi, poursuivait-il, jurez-moi que vous n'aimerez jamais que Grandson.

Rougissant enfin de montrer autant de faiblesse, Othon rassemble toutes ses forces pour la surmonter; il prononce en fuyant le dernier adieu, et, se dérobant à ce qu'il aime, prend *tout pensif le chemin de son châtel.*

Suivi du fidèle Archibald, son écuyer, l'amant de Catherine côtoie depuis une heure les rives de l'Aar, lorsqu'une voix partant d'un bois peu éloigné de la route, le tira tout à coup de sa rêverie, en l'appelant distinctement par son nom.

— Arrête, Grandson, arrête!... si tu mérites la réputation que tu t'es acquise, tu ne refuseras point le combat que je te propose : mais je te déclare l'intention qui me conduit, c'est à ta vie que j'en veux.

En se retournant, Grandson découvre un cavalier qui accourt au galop; il est couvert d'une simple armure; son écu est environné d'un crêpe. Othon, qui pouvait avoir quelques envieux, ne se connaissait aucun ennemi; et l'idée d'un rival étant la seule qui se présente, il présume que ce doit être un gentilhomme du voisinage, à qui son séjour à Belp a pu donner de l'humeur. Dans cette pensée, il redouble de courtoisie, et lui épargnant la moitié du chemin : « Vous me connaissez, chevalier, lui dit-il, et tout devant être égal entre nous puisqu'il s'agit de nous battre, je me flatte que vous voudrez bien vous faire connaître aussi. » Mais on ne répond pas même à son salut; et joignant à cet abord peu courtois la grossièreté du langage, on emploie avec lui le tutoiement : « Mon nom est écrit sur la lame de mon épée, mais que t'importe mon nom? Qu'il te suffise de savoir que je suis ton plus mortel ennemi. »

Après ce discours incivil, l'inconnu met pied à terre; et Grandson, qui vient d'en faire autant, lui fait observer qu'il a lieu d'être satisfait d'une pareille condescendance. « Au moins, chevalier, lui dit-il, si j'ai eu le malheur de vous déplaire en quelque rencontre, vous ne vous plaindrez pas de ma courtoisie en celle-ci; car les gens de ma sorte ne mettent guère l'épée à la main contre ceux qui refusent de se nommer. »

Ayant désarmé à deux fois son adversaire, Othon lui demande s'il est satisfait; à quoi celui-ci répond toujours que c'est à sa vie qu'il en veut. Surpris d'une si étrange fureur, l'amant de Catherine se voit enfin forcé de renoncer aux ménagements qu'il a d'abord employés : et l'inconnu, qui a la main droite percée d'un coup d'épée, laissant alors échapper la sienne, saute légèrement en selle, puis disparaît, en faisant des imprécations contre son vainqueur. Mais quelle est la surprise d'Othon en reconnaissant dans l'épée que son ennemi s'est vu contraint de laisser sur le champ de bataille, celle dont Blanche de Savoie fit présent à Gérard d'Estavayer, son filleul, lorsqu'il fut reçu parmi les pages du comte Amédée.

Archibald, croyant voir de loin que le combat est terminé, se rapproche au petit pas de son maître, lui fait observer